Le télétravail à l'aune du corps

Christophe DEJOURS

***Résumé :** L'article est composé de trois parties. La première rappelle les principaux éléments rassemblés par la psychodynamique du travail sur la place revenant au corps dans l'intelligence et le travail vivant. La deuxième porte sur les activités de service. La qualité du service dépend de la relation entre prestataire et bénéficiaire. Comment le corps est-il impliqué dans la construction de la coopération transverse ? La troisième porte sur la pratique psychanalytique où la relation entre patient et analyste revêt une forme particulière sous l'effet du transfert. En quoi le corps contribue-t-il au travail analytique ? Cette contribution est-elle suffisamment connue des psychanalystes ? Quelles sont les incidences du passage à la psychanalyse on-line sur la pratique analytique, à la lumière de la clinique du travail ?*

Depuis des décennies, nous accordons au corps un rôle important dans le travail vivant. Sous la pression de l'épidémie de Covid et surtout de la façon dont elle est affrontée par les pouvoirs publics, le travail à distance a fait son entrée en force dans la plupart des activités de service. Or, ces dernières sont centrées par une **relation** : une relation entre un prestataire et un bénéficiaire. Le télétravail modifie-t-il cette relation ? Si oui, comment ? Ces modifications, si elles sont identifiables, sont-elles favorables ou défavorables ? Au regard de la qualité de la prestation, au regard du prestataire, au regard du bénéficiaire ? Pour répondre à ces questions, il faut en passer par les incidences du télétravail sur l'engagement du corps, voire des corps dans cette relation.

Je propose de commencer par une récapitulation de ce que nous avons appris en psychodynamique du travail du rôle du corps dans le travail et du concept de corpspropriation.

Dans un deuxième temps, j'envisagerai plus spécifiquement ce que la relation de service doit à l'engagement du corps dans le travail vivant.

Dans un troisième temps, je m'arrêterai sur la pratique psychanalytique, parce que c'est une pratique, où la spécificité de la relation appelle un mode d'engagement du corps, qui est insuffisamment étudiée par les psychanalystes eux-mêmes.

Corps et habileté au travail

L'habileté au travail repose sur l'usage de « ficelles », de « trucs », de « bricolages », de « bidouillages », « d'astuces »... Ces termes du lexique ouvrier n'appartiennent pas à la langue savante qui feint de ne pas les comprendre ou qui, en tout cas, ne les reconnaît pas. Ils traduisent ce qui, dans le travail ordinaire, est ajouté par l'ouvrier habile aux prescriptions officielles de l'organisation du travail « pour que ça marche ! ». Ce sont, en somme, les savoir-faire informels qui font d'un ouvrier un ouvrier habile, compétent, ou encore astucieux, voire ingénieux. Dans la psychologie industrielle américaine de l'après-guerre, on les caractérisait par les termes de « *tacit skills* », habiletés tacites. D'où provenaient-elles selon les auteurs de cette littérature ? Du sixième sens qui n'a jamais été défini. Sixième sens fait de sensibilité et d'inventivité. Ce sixième sens est pourtant accessible à une description phénoménologique dont Böhle et Milkau (1991) ont donné des exemples remarquables, en particulier dans la conduite des automates industriels (industries de process). Ils ont montré que, sans les *tacit skills*, il est impossible non seulement de travailler la matière avec une machine-outil, comme le montre admirablement le film *C'est quoi ce travail ?* (Joulé, Jousse, 2015) ainsi que le film *Les Héros du tour* (Theubet, 2021), mais qu'il est impossible aussi de faire fonctionner une raffinerie de pétrole ou une ligne de production de yoghourt, c'est-à-dire de piloter des objets techniques. Pour ce faire, ils se sont essentiellement appuyés sur la phénoménologie de la perception de Merleau-Ponty (1945). Au sixième sens ils ont donné le nom « d'activité subjectivante » (*Subjektivierendes Handeln*).

Michel Henry dans sa phénoménologie du corps, inspirée de Maine de Biran, a désigné ce rapport subjectif à la matière par le concept de « corpspropriation » (Henry, 1987, p. 80-86). Corpspropriation de la

matière et, plus généralement, corpspropriation du monde. C'est-à-dire une appropriation (du monde, de l'objet, de la matière) par le corps. Les pouvoirs du corps mobilisés dans la corpspropriation viennent du « pathos de la vie » : la vie se révèle en soi sur le mode d'un pâtir (d'un affect, d'un sentiment).

La connaissance de la matière, quant à elle, procède de « l'effort sensible » (Maine de Biran, 1807). « L'effort sensible » c'est le truchement grâce auquel la vie qui se met à l'épreuve de la résistance de la matière s'éprouve comme pathos modifié par l'effort et par la résistance qu'il rencontre. L'effort ne vient pas de la main. Il est commandé par le moi. L'effort sensible affecte en retour le moi comme totalité : ce qui se joue au plan sensori-moteur de la main n'est pas l'effort sensible. Les afférences sensori-motrices ne sont que des afférences. Elles engendrent tout autre chose : la formation d'un pathos, d'un affect. Et le lieu où s'éprouve l'affect, ce sont le moi et le corps tout entier ; le corps comme totalité infrangible ; le « moi-corps ». C'est ce corps comme totalité qui est le lieu de la corpspropriation. Et c'est par le travail vivant que cette connaissance affective, pathique du monde, se développe le mieux. Travailler une matière, c'est s'affronter, par corps, avec sa résistance à la maîtrise. Lorsque l'ouvrier travaille un bloc de métal (comme dans le film *C'est quoi ce travail ?*), il éprouve sa résistance, sa dureté, sa malléabilité, sa réaction au foret qui le perfore. Et il l'éprouve avec son corps non seulement par sa chaleur, son odeur, son bruit, sa couleur, la forme de ses copeaux..., mais comme un affect, un sentiment du moi. Ainsi, le travail vivant par ses efforts variés fait réagir le métal, mais aussi la machine. Et dans ce commerce prolongé du corps avec le réel du métal et de la machine, c'est-à-dire avec ce qui se fait connaître à celui qui travaille par sa résistance à la maîtrise, ou au contraire par les réactions exactement attendues de l'action qu'il exerce sur lui – dans ce commerce prolongé donc –, se forme une familiarité entre le corps de l'ouvrier et la matière à travailler. C'est lorsque cette familiarité a été gagnée, au prix d'une endurance à l'effort et à l'échec, que se forment de nouveaux registres de sensibilité, chez l'ouvrier, qui n'existaient pas avant le travail vivant. Désormais, avant d'attaquer le bloc de métal pour fabriquer une pièce nouvelle, il inspecte le bloc, il le regarde, le tourne, le retourne, le hume, le caresse. Il le palpe grâce à ces registres de sensibilité acquis par corpspropriation. C'est une étape d'entrée en relation subjective, pathique avec la matière, avec le bloc, d'où émerge « l'intuition » du mode opératoire qu'il va mettre en œuvre pour attaquer son bloc. L'ingéniosité est tout entière entée dans ce que le corps a expérimenté, éprouvé, senti, mémorisé, grâce à ce corps à corps avec la matière, qui est au principe de la corpspropriation.

On comprend aisément comment la corpspropriation d'une matière, d'un outil, ou d'un objet technique est possible. On comprend comment elle confère au conducteur son habileté à anticiper les réactions de la voiture corpspropriée, à l'accélération qu'il lui impose dans un virage par temps de pluie. On comprend pourquoi le pilote affirme qu'un avion de chasse ne se pilote avec des consignes, « ça se pilote avec les fesses ».

Mais, lorsqu'il s'agit d'un travail intellectuel, d'un travail d'enseignement, d'un travail d'enquête effectué par un juge d'instruction, y a-t-il une place pour la corpspropriation ? De quoi donc sont-ils faits, le flair du policier, le flair du politique, le flair du magistrat ? La corpspropriation peut-elle être au rendez-vous de l'activité de service, de la **relation** qui est au principe de l'activité de service ?

Oui, la clinique du travail le montre, la relation est une matière. Et ce n'est pas parce que les économistes ont décidé de qualifier ces tâches d'immatérielles qu'elles seraient sans matière à travailler. La relation, donc, est une matière à corpsproprier par celui qui veut devenir habile dans son métier.

L'institutrice, par exemple, apprend à sentir avec son corps l'état psychique de sa classe, et c'est son corps qui l'alerte, c'est-à-dire qui mobilise son intelligence en sorte qu'elle soit en avance sur l'incident, qu'elle sente le bruit qui monte, et qu'elle déclare soudain : « Les enfants, on ferme les cahiers ! On chante ! » (histoire de les rassembler dans une activité qui va conjurer le désordre). C'est ce qu'on désigne communément sous le nom d'« intuition », comme s'il s'agissait d'un pouvoir magique. L'intuition n'a rien de magique. Elle prend son origine dans la sensibilité du corps. C'est le corps qui suggère un procédé, c'est le corps qui pense. Et la rapidité, ici, de l'enchaînement, c'est au corps qu'on la doit. Non seulement c'est lui qui guide la pensée vers telle ou telle solution, mais c'est lui qui a le pouvoir d'aller plus vite que la pensée. Tellement plus vite que l'institutrice est incapable d'expliquer comment elle fait pour « tenir sa classe », avec une aisance que ses collègues lui envient. Ce pouvoir du corps, l'intuition, n'est pas inné. Il est le résultat d'une longue expérience d'endurance pour se familiariser avec le réel de la relation à une classe, c'est-à-dire de ce qui s'est fait connaître à elle, auparavant, comme ce qui résistait à sa maîtrise. La sensibilité aux enfants en groupe, la capacité d'improvisation, ce sont les « ficelles » du métier qu'elle a découvertes et inventées elle-même, pour combler les insuffisances de l'organisation du travail scolaire et des techniques de la pédagogie. La corpspropriation est au principe du travail vivant, et elle passe, lorsqu'il s'agit d'une relation, comme dans cet

exemple, par un corps à corps avec la classe. La classe comme entité, et pas seulement avec les enfants pris un par un. Et chaque classe est différente, et chaque classe nouvelle exige une nouvelle corpspropiation.

Il en va de même pour le professeur ou le conférencier face à son amphithéâtre. Il lui faut apprendre à palper l'écoute de son auditoire, et apprendre à improviser autre chose que ce qu'il a prévu de dire, pour rattraper coûte que coûte l'attention des étudiants et éviter le chahut.

Travail à distance et qualité du travail

La relation, dans l'activité de service, est l'instrument principal de la coopération transverse. En effet, la qualité d'un service ne dépend pas que de la qualité du travail effectué par le prestataire. Elle dépend aussi, pour une bonne part, du travail effectué par le destinataire. La responsabilité de la coordination et de la coopération entre prestataire et bénéficiaire revient au prestataire. C'est pourquoi il lui revient de palper le niveau de compétence du bénéficiaire et d'adapter son action, son mode opératoire, ses objectifs mêmes à la capacité du destinataire de comprendre comment user de ce service, à la formation qu'il doit faire passer au destinataire pour tenter d'accroître ses compétences dans l'usage du service, et donc améliorer la qualité du service.

Dans l'enseignement par exemple, l'enseignant ne peut pas s'en tenir à délivrer un cours, fût-il magistral. La qualité d'un cours dépend de son ajustement aux spécificités de ses étudiants, ou de la prestation. La qualité d'un cours dépend de la capacité de l'enseignant à palper son public. En quoi consiste son « effort sensible » ? Il prend un thème, il parle et, en même temps qu'il pense à son cours, déjà il teste l'attention du groupe. Avec son corps, sans y penser. Habilité à continuer de sentir, tout en pensant consciemment à autre chose. Mais par quoi son corps est-il informé de l'attention ? C'est là que les choses se compliquent : son cours, s'il est de qualité, ne s'adresse pas qu'à la cognition des étudiants. Ce serait une erreur majeure. Le cours s'adresse d'abord aux corps de ses étudiants, en vue de leur faire éprouver des affects d'intérêt, de surprise, de curiosité, d'étonnement, de choc, d'indignation... C'est à cette condition que les étudiants mobilisent leur appareil à écouter, à chercher, à comprendre ce que dit le professeur. C'est l'affect qui mobilise les ressources cognitives.

Mais les **affects** en question ne constituent, en réalité, qu'une face de la pièce. L'autre face est constituée par « l'agir expressif », c'est-à-dire par la façon dont le corps, à son insu, réagit à l'affect, en produisant des

mimiques, des gestes, des variations du tonus musculaire ou de la posture, une qualité du regard, une façon de respirer, qui sont produits par le corps érotique (Dejours, 2019).

Maintenant c'est le corps du professeur qui enregistre les agirs expressifs des étudiants, et qui palpe ainsi l'attention, la qualité de leur écoute. Et son corps, affecté à son tour, modifie son propre agir expressif, c'est-à-dire la façon dont il engage son corps dans sa parole, par ses mimiques, sa gestique, sa prosodie, pour maintenir l'attention des étudiants ou pour la rattraper lorsqu'elle diminue.

Et, s'il s'agit d'un cours en effectif réduit (un « enseignement dirigé »), si les tables sont disposées en cercle, les étudiants ne portent pas leur attention sur le professeur, seulement. Ils sont sensibles aussi aux agirs expressifs des autres étudiants. Le regard d'un étudiant est maintenant attiré par l'agir expressif d'une étudiante. L'enthousiasme de cette dernière transpire à travers ses attitudes. Et cela redouble à son tour son attention, à lui, aux dires du professeur¹. À suivre les variations de posture de l'étudiante lui naît l'idée d'aller discuter avec elle, après le cours, de ce qu'ils en ont compris tous les deux. Que cette relation évolue par la suite vers une histoire d'amour n'est pas une contingence sans importance. Car la condition d'étudiant ne consiste pas seulement à apprendre à penser et à assimiler des connaissances. Elle est aussi un temps spécifique d'apprentissage de la vie sociale et affective.

Laissons cette dimension de côté. Le cours en présence est le truchement grâce auquel les étudiants sont intéressés à confronter leurs points de vue sur le cours. Commence ainsi cette étape de l'auto-enseignement entre étudiants qui constitue une part importante de la formation et de la transmission engendrées par un cours. Et lorsqu'au milieu de son discours, son corps affecté par le corps d'un des étudiants dont l'agir expressif semble indiquer qu'il ne comprend plus – lorsqu'au milieu de son discours donc –, le professeur s'interrompt soudain pour s'adresser à l'étudiant et lui demander tout de go : « Qu'est-ce qui suscite votre perplexité dans ce que je suis en train de dire ? », il rattrape l'étudiant perdu, mais il montre en même temps à tous les autres que faire un cours pour lui, ce n'est pas seulement proférer un discours, c'est aussi être attentif à la possibilité pour les étudiants de comprendre ce qu'il cherche à dire.

1. Il en va ici comme au cinéma. L'attention des spectateurs dans la salle varie au cours d'une projection en salle. Soudain, le silence prend une qualité, une tension telle qu'il agit sur moi, que mon corps l'éprouve de telle façon que je regarde à mon tour autrement. L'attention des autres me met en quelque sorte en alerte, sur un passage du film que je n'aurais peut-être pas remarqué si j'avais été seul à regarder ce film chez moi.

Tout cela relève de la coopération entre prestataire et bénéficiaire. Le cours est donc aussi une production – poïésis – qui cherche à cultiver la coopération collective avec lui (coopération transverse) et à cultiver aussi la coopération (horizontale) entre les étudiants. Insister sur la dimension collective de la coopération organisée par le professeur débouche sur une dimension essentielle de l'enseignement. À savoir : les relations qui peuvent se construire entre le professeur et les étudiants d'une part, les relations qui sont produites entre les étudiants d'autre part, relèvent de la production – poïésis – d'une modalité de vivre ensemble qui est connue sous les noms « d'amitié » ou de « compagnie » au sens qu'ont ces termes, depuis Aristote jusqu'à La Boétie, ce dernier leur conférant une importance décisive dans la formation des liens de compagnie fraternelle constituant le fondement du lien social. Travailler, ce n'est pas seulement produire (production du cours par le professeur, production d'une aptitude à penser par les étudiants), c'est aussi apprendre à vivre ensemble ; apprendre à parler, à écouter, à s'entraider, à faire attention à l'autre (prévenance), à délibérer collectivement. Toutes ces retombées de l'enseignement sont fondamentalement indissociables de la communication des corps en présence les uns des autres.

Qu'un étudiant, isolé dans une île calédonienne, recoure à un enseignement à distance est un pis-aller. Il n'y a aucune raison de le disqualifier. Mais l'étudiant calédonien ne peut pas, par ce medium, profiter de toutes les dimensions du cours comme service, qui constituent la qualité d'un enseignement ou d'une formation, c'est-à-dire de toutes les dimensions présentes en puissance dans l'enseignement.

Décider que désormais les universités seront fermées et que les cours seront diffusés par Internet, c'est banaliser la dégradation de l'enseignement, parce que le télétravail scotomise la communication des corps. Du côté de l'enseignant, c'est la corpspropriation qui est mise hors jeu, ce qui à terme rétracte l'enseignement à un discours appauvri, et prive l'enseignant d'exercer son pouvoir de corpspropriation de la relation aux étudiants. Cela signifie, à terme, la perte des habiletés les plus importantes du métier de professeur. Et cette perte est douloureuse pour ceux qui ont pu exercer ce métier dans de bonnes conditions. Pour un certain nombre de raisons que je ne développerai pas, cette souffrance peut conduire à des décompensations psychopathologiques ou somatiques.

Il en va de même pour la relation commerciale. En se rendant au magasin de bricolage, le bricoleur amateur rencontre un vendeur pour lui demander conseil sur la perceuse qu'il doit choisir parmi les nombreux

modèles en exposition. S'ensuit une discussion sur la nature des matériaux à percer : mur en béton, en pierre, en brique, en silex ? Commence à s'instaurer la relation de service. De la discussion avec le client, le vendeur comprend que ce dernier n'est pas très expérimenté : « Ne prenez pas ce modèle, il coûte plus cher et il est trop compliqué à manier pour vous, vous allez le casser. Prenez plutôt celui-ci, qui est moins cher, plus simple, plus facile à utiliser, vous n'aurez pas de souci. Et, d'ailleurs, si vous rencontrez des difficultés, apportez-moi la perceuse et on verra ensemble ». Se tisse une relation de coopération qui est à l'initiative et de la responsabilité du vendeur qualifié. Bien évidemment, reçu de la sorte, le client reviendra à ce magasin-ci, pas à un autre (fidélisation du client). Davantage même, il s'arrangera pour venir le jour où « son vendeur » est de service. Et lorsque ce dernier le reçoit après de multiples échanges : « Et alors, elle en est où cette cuisine ? » Et le client de sortir son téléphone portable pour montrer des photos. À la fin du chantier, le client invite le vendeur à voir sa cuisine et ils trinquent ensemble. « L'amitié » ou la « sodalité » (Legros, 2012) élaborée dans cette relation commerciale, c'est la dimension du lien social qui peut être construite par la relation de vente.

En achetant par Internet sur Amazon, le client perd l'accès à la relation de vente. Et, à terme, les vendeurs eux-mêmes sont menacés de disparition : dégradation supplémentaire de la qualité de service, appauvrissement tragique du lien social.

La dégradation de la qualité de service par le télétravail atteint des dimensions parfois impressionnantes dans la sphère médicale. On prône aujourd'hui des soins palliatifs à distance ! Le malade doit utiliser son téléphone portable, et la communication des corps se réduit à des visages déformés par l'image tordue d'un téléphone maladroitement tenu. Et que devient, dans un tel dispositif, l'exercice médical ? Ce sur quoi se fonde le médecin, c'est désormais la parole du malade seulement. Le corps à corps de l'examen : inspection, palpation, auscultation, est purement et simplement expulsé de la production de la relation de soin (Decazes et coll., 2020). Pour les malades, c'est l'enfer de la condamnation à la mort dans la solitude. Pour le médecin, c'est l'acceptation de participer au démantèlement du métier de soins palliatifs, de ses règles techniques et de ses principes éthiques, c'est apporter sa contribution à la destruction d'une tradition qui était devenue, au cours des ans, le refuge des subtilités de l'art médical (Pujol, de Waren, Marsans, 2020).

Dans un service de réanimation, le médecin ne passe plus en salle, il ne voit plus les malades. Il travaille dans son bureau, situé à un autre

étage, sur des écrans et sur des listes d'examens complémentaires dûment rassemblés dans chaque dossier. Relation médecin-malade, débarrassée de toute relation (Gernet, Chekroun, 2015). Et le réanimateur de modifier la prescription du traitement exécuté à un autre étage par l'interne, les infirmiers, les aides-soignants. S'il avait été au contact de ses malades, ce réanimateur n'aurait pas fait l'erreur de remanier le traitement d'une femme qui est déjà morte la nuit dernière. La corpspropriation et l'engagement des corps dans la relation de service ne sont pas un supplément d'âme. Ils sont au principe même des habiletés de métier.

C'est pourquoi dans toutes les relations à distance, le travailleur perd l'accès au corps à corps avec l'autre (ou avec les autres lorsqu'il s'agit d'une réunion d'équipe *on-line*). Privé de tout ce que l'intelligence du corps lui apportait jusque-là pour organiser la coopération transverse, le travailleur est conduit à développer des efforts supplémentaires pour essayer de saisir ce qui lui échappe de la relation du fait de la distance. On sait que ces efforts sont importants, parce que nombre de travailleurs se plaignent d'être épuisés par les réunions *on-line*. Mais, en quoi consistent donc ces efforts, lorsque les corps ne sont pas en présence ? La corpspropriation doit se déplacer. Il faudrait pouvoir corpsproprier une image quand elle est possible, parce que le téléphone ne donne accès qu'à la parole. Ce que le travailleur cherche à corpsproprier, c'est une relation qui sera toujours appauvrie et l'on ne voit pas bien comment il serait possible de suppléer à la palpation des agirs expressifs de l'autre ou des autres. Force est donc de se résigner à la dégradation de la qualité, à la multiplication des erreurs et des quiproquos. De se résigner à la réduction progressive de la communication (au sens noble du terme : recherche d'une intelligibilité partagée sur la base d'une délibération orientée vers l'entente), on n'a plus que la transmission d'**informations**, ce qui est bien pauvre par comparaison avec le partage, la transmission et l'interprétation de **messages**.

Psychanalyse et corpspropriation

Selon certains auteurs ou certaines écoles, la pratique de la psychanalyse se doit de se concentrer exclusivement sur le discours du patient. Je ne partage pas ce point de vue. Pour eux, le passage du dispositif divan-fauteuil à la psychanalyse par téléphone ou par Internet ne pose donc pas de problème majeur. Pour moi, il empêche totalement la pratique. Et je concède volontiers que cette position extrême est sans doute à mettre sur le compte de ma maladresse. Mais il est certain que la psychanalyse est

centrée par une relation, et que cette dernière est caractérisée par Freud sous le nom de « transfert ». C'est à mon avis une relation très particulière qui, pour être maniée convenablement par l'analyste, exige de lui la formation d'habiletés qui sont difficilement concevables sans la participation du corps.

Un patient, en analyse depuis plusieurs années, se trouve entraîné depuis quelques séances à évoquer la violence dont il a été victime dans son enfance de la part de son père qui était officier. À l'école, il était incapable de suivre les cours, et force est de reconnaître que son instabilité motrice dépassait les capacités de ses instituteurs d'organiser une coopération transverse viable. Il arrive à sa séance et raconte qu'il vient d'avoir une altercation avec une « racaille » qui, sur un passage clouté, a failli le renverser avec son scooter. Il recule, mais flanque une claque au passage sur l'arrière du scooter. L'autre s'arrête, revient vers lui menaçant : « T'as mis un coup à ma moto ! ». Ça aurait pu vraiment mal tourner. Il ne manifeste, ce disant, aucune peur pour lui-même. Il précise : « Un mauvais coup, c'est vite arrivé », et je comprends qu'il parle du risque d'amocher excessivement la racaille. Ses associations l'amènent à raconter un souvenir. Ayant raté son dernier train, il s'installe sur un banc de la gare pour y passer la nuit. Le chef de gare fait sa ronde, la gare est déserte, il lui propose de dormir chez lui. Il n'y a qu'un lit sur lequel ils s'installent côte-à-côte. Le chef de gare fait des manœuvres d'approche sexuelle. Alors le patient sort son schlass, le met sur la gorge de l'autre, et lui dit : « Tu vois je le mets là, sous l'oreiller. T'as compris ? Alors on dort tranquilles. » Puis, il ajoute, à mon intention : « Mon schlass, je l'ai toujours sur moi, là, à la ceinture » et, sur le divan, il indique comment il peut s'en saisir en une fraction de seconde. La tension monte jusqu'à la fin de la séance. J'ai compris qu'il est maintenant très énervé, et que le transfert indique que je suis désormais visé par la montée de la violence en lui. Il a un passé de délinquance à l'adolescence. Dans l'état où il est actuellement, il craint de commettre des actes de violence, contre quelqu'un de l'extérieur, ou contre moi (mais il ne le formule pas) parce que cette analyse ne sert vraiment à rien, qu'elle ne réussit qu'à le remettre dans sa merde, et que c'est de ma faute. Tout cela n'est que de la foutaise et il balance son argent par les fenêtres. Les séances suivantes sont du même acabit et j'éprouve de l'appréhension à chaque fois qu'il vient. Je suis effectivement gagné par la peur.

Il est facile d'imaginer que tout cela ne pourrait pas se passer *online*. Je le vois mal mettre la main à sa ceinture pour me menacer par Skype ou par téléphone.

Un autre patient s'allonge sur le divan et je suis saisi par une odeur très désagréable qui se dégage de son corps. Et je ne peux pas maintenir mon « écoute en égal suspens » (là encore il s'agit d'une habileté corporelle qui n'est pas facile à acquérir), je suis inlassablement ramené au dégoût que provoque en moi cette odeur pestilentielle. Difficile d'être mis à l'épreuve de cette situation par Skype ou par téléphone.

Dans le cas de la peur provoquée par le premier patient, comme dans les nausées provoquées par le second, l'important n'est pas seulement ce que cela implique pour moi, affectivement parlant. La puanteur du second, de quoi provient-elle ? Pourquoi fait-elle irruption dans mon cabinet ? Va-t-elle s'infiltrer dans la couverture du divan, dans le coussin où il a posé sa tête ? Les patients suivants vont sans doute m'insulter à cause de l'odeur persistante, ou peut-être penser que c'est de moi que ça vient. Ça fait beaucoup. Je suis bien obligé de conclure que, si ce patient se met à puer depuis quelques séances, c'est pour m'emmerder. Ce qui veut dire que l'agir expressif du patient n'est pas seulement une agression contre moi. Elle m'oblige à travailler dans une direction que je n'aurais pas explorée sans elle. De quoi est faite cette odeur ? Que me rappelle-t-elle ? Quelles pensées fait-elle surgir en moi ? Que signifie-t-elle dans le transfert ? C'est ainsi que vient l'idée que s'il utilise cette voie, c'est que les motions agressives mobilisées par le transfert, il ne peut justement pas les penser, il ne peut pas les dire. C'est une forme d'agir expressif chargée de sens, mais qui semble passer totalement inaperçue du patient, si j'en juge par son discours qui semble tout à fait tranquille, comme d'habitude. Mais de quoi parle-t-il, au fait ? Car je ne l'entends plus, tout absorbé que je suis par l'odeur. Alors, je parviens à retrouver à nouveau mon attention à ce qu'il dit. Il parle du changement d'objet fait par son père quand il était jeune. Il a quitté la mère pour s'installer avec un autre homme. Tout cela est proféré très calmement, comme si de rien n'était. C'est alors que je comprends, qu'en fait, il a, contre son père, éprouvé des sentiments agressifs qui n'ont jamais pu être exprimés, ni même pensés. Dans sa famille, ouverte et large d'esprit, cela bien entendu n'a jamais soulevé le moindre problème. Sauf qu'en transférant sur moi l'énigme laissée par son père, il m'empeste. C'est donc l'occasion, le rendez-vous avec l'énigme qu'il s'agit de ne pas manquer, et c'est aussi l'occasion de chercher ce qui empêche son agressivité de trouver la voie pour être pensable et pour être adressée sur un mode verbal. S'impose à moi un travail à faire pour trouver comment aborder cet agir expressif sans parole ? D'autres indices vont venir suggérer qu'il est traversé par une ambivalence vis-à-vis de l'homosexualité masculine en raison précisément de la pratique

de la sodomie qui lui répugne particulièrement « parce que c'est sale ». D'où finira par me venir cette intervention : « Il y a une curieuse odeur ici aujourd'hui. Vous avez décidé d'arrêter de vous laver ? » À me faire subir l'odeur pestilentielle de son corps, peut-être cherche-t-il à me faire fuir ou au contraire à m'attirer, disons à me provoquer sur le terrain de la sexualité anale. Ce qui va effectivement ouvrir la voie de la perlaboration de cet agir expressif agressif ou au contraire séducteur et d'une composante impensée dans sa relation avec son père. Par téléphone ou par Skype, tout ce travail aurait été impossible. L'élément le plus important dans cet exemple, c'est que ce qui vient du corps du patient ne fait pas qu'affecter l'analyste. Elle l'oblige. C'est-à-dire que la façon dont le corps du patient impacte l'analyste, que ce soit, comme dans ce cas, dans le registre de l'agressivité à structurer, ou que ce soit, au contraire, dans le registre de la séduction par le patient dans laquelle il se fait entraîner, l'analyste est obligé, par ce qui vient du corps du patient, de travailler dans une direction spécifique. C'est la « passibilité » de son propre corps, qui se transforme en « exigence de travail pour son psychisme, du fait de ses relations avec le corps² ».

Je pourrais multiplier les exemples, mais je voudrais insister sur les questions soulevées par le silence du patient pendant la séance. Il existe une grande variété de silences, dans l'analyse. Écouter le silence ! Qu'est-ce que cela signifie ? Comment fait-on pour palper le silence ? Par exemple :

- Dans le registre agressif, à une intervention de l'analyste succède un silence : silence glacial, silence électrique, silence de plomb, silence de désapprobation, silence indigné, silence accusateur, silence méprisant, silence d'indifférence, silence dubitatif.
- Dans le registre de l'angoisse : silence médusé, silence de stupeur, silence de panique, silence anxieux, silence désespéré, silence de réticence, silence de barrage, silence de résignation, silence prudent.
- Dans le registre perlaboratif : silence attentif, silence réflexif, silence méditatif, silence de perplexité, silence d'attente, silence d'étonnement, silence fécond.
- Et du côté de l'analyste : silence agréable, silence apaisé, silence de détente, silence exaspérant, silence minéralisant, silence immobilisateur, silence épuisant, silence stérile.

Le silence est donc plurivoque. Mais, comment écouter le silence, comment déchiffrer sa valeur affective, sans le corps du patient à proximité du corps de l'analyste ? Écouter la qualité d'un silence, c'est écouter la

2. C'est la définition de la pulsion par Freud in *Pulsions et destins des pulsions* (1915).

respiration du patient, mais aussi écouter, du côté de l'analyste, l'effet du silence sur sa respiration à lui, sur sa posture, son tonus, les impressions dans son ventre, les palpitations de son cœur, parfois.

Tout ce répertoire des nuances qui qualifient le silence d'un patient en séance ne peut être utilisé que si les corps s'écoutent, s'ils s'entendent l'un l'autre, donc s'ils sont suffisamment proches l'un de l'autre. L'analyse par téléphone ou par Skype mutile le travail analytique perfusé par les affects et les agirs expressifs des deux côtés, du patient et de l'analyste. On pourrait en dire beaucoup aussi sur le regard dans la psychothérapie en face à face. Les regards comme le silence, en présence, ne sont pas seulement chargés de sens. Les agirs expressifs du patient, lorsqu'ils sont éprouvés par l'analyste se transforment toujours en exigence de travail de soi sur soi pour l'analyste, dont, en fin de compte, dépend le cours de l'analyse. La pratique de l'analyse à distance est inévitablement une pratique appauvrie. La banaliser, c'est entériner l'abandon du dispositif divan-fauteuil instauré par Freud, au motif, précisément que le face-à-face est trop invasif, trop excitant :

- du côté de l'analyste parce que ça le gêne pour établir l'attention en égal suspens,
- du côté du patient parce que cela nuit à la régression et à la libre association.

De là à l'ablation pure et simple des corps de la pratique analytique, il y a un pas qui ne peut pas être approuvé, dans la mesure où cela dégrade tellement la qualité du travail que pour certains praticiens, dont je suis, il est impossible de travailler correctement dans ces conditions.

L'enjeu de l'ablation du corps dans l'analyse concerne, au-delà de la pratique elle-même, la conception qu'on se fait de la subjectivité. Comme l'écrit Michel Henry: « Car la vie se sent et s'éprouve soi-même, en sorte qu'il n'y a rien en elle qu'elle n'éprouve ni ne sente. Et cela parce que le fait de se sentir soi-même est justement ce qui fait d'elle la vie. Ainsi tout ce qui porte en soi cette propriété merveilleuse de se sentir soi-même est-il vivant, tandis que tout ce qui s'en trouve dépourvu n'est que de la mort. La pierre, par exemple, ne s'éprouve pas soi-même, on dit que c'est une chose. La terre, la mer, les étoiles, sont des choses. Les plantes, les arbres, les végétaux en général sont également des choses, à moins qu'on ne fasse apparaître en eux une **sensibilité** au sens transcendantal, c'est-à-dire cette capacité de s'éprouver soi-même et de se sentir soi-même qui ferait justement d'eux des vivants – non plus au sens de la biologie, mais au sens d'une vie véritable, laquelle est **la vie phénoménologique absolue**

dont l'essence consiste dans le fait même de se sentir ou de s'éprouver soi-même et rien d'autre — ce que nous appellerons encore une subjectivité » (Henry, 1987, p. 15-16).

Je crains que la psychanalyse *on-line* banalisée ne soit le signe d'une acceptation par les psychanalystes d'une réduction de la subjectivité, pour la rendre compatible avec le formatage informatique. L'ablation des corps signifie qu'une part de la subjectivité des patients est désormais hors d'atteinte du processus analytique. En consentant à cette réduction du périmètre de la pratique analytique, les psychanalystes sans le savoir renoncent à une partie de la résistance qu'ils opposaient jusqu'alors par leur pratique à la gigantesque stratégie de normalisation des êtres humains entreprise par le néolibéralisme.

Du même coup deux conséquences en découlent :

La pratique analytique sacrifie la liberté d'une pratique qui s'enorgueillissait d'échapper à l'emprise des pouvoirs publics. Et, pour une part importante, les psychanalystes cèdent l'organisation de leur travail aux logiciels informatiques et à leur évolution, sur lesquels ils n'auront jamais de prise.

Le secret professionnel est définitivement abandonné, livrant la possibilité que, par le truchement des bases de données stockables, les pouvoirs publics ou des entreprises privées puissent suivre en temps et en heure ce dont un patient ne peut parfois s'autoriser lui-même à parler que dans le secret absolu, garanti jusqu'alors par la psychanalyse, secret dont l'analyste ne peut plus se porter garant.

Conclusion

Le service se distingue d'une marchandise parce qu'il est personnalisé, c'est-à-dire qu'il est produit spécifiquement, à chaque fois, pour une personne en particulier. Le service ne peut pas être standardisé, ce serait un contresens. Sa valeur tient à son ajustement en fonction du destinataire. Le néolibéralisme viole cette loi de la production de service. Il standardise. Comme on peut le voir, cette standardisation est possible, mais elle se fait au détriment de la qualité du travail de service.

La qualité d'un service, donc, tient à la personnalisation du service. Ce qui permet cette personnalisation, c'est la relation que le prestataire est en mesure de bâtir avec le destinataire. Pour caractériser le travail vivant nécessité par la production du service, il convient de parler de « relation

de service ». La relation qui est au cœur du service personnalisé est une matière particulière à travailler. Pour acquérir les habiletés requises par le maniement de cette matière, il faut en passer par une corpspropriation, dont j'ai essayé, dans ce texte, de restituer les principales caractéristiques. La corpspropriation passe par un corps à corps avec les agirs expressifs dont le corps accompagne la parole du destinataire, grâce auxquels le prestataire développe des registres de sensibilité qui n'existaient pas avant le travail. Et c'est le corps, encore, qui intuitionne les ajustements du service à la personne du destinataire. Tous ces ajustements se forment dans le *hic et nunc* de la relation, ils exigent la coprésence des deux partenaires du service. De surcroît, la qualité du service ne dépend pas que de l'habileté du prestataire. Elle dépend aussi de la capacité du destinataire d'utiliser convenablement le service qui lui est proposé. La qualité du service dépend donc, en fin de compte, de la coopération entre le prestataire et le destinataire. Cette forme de coopération est désignée par le terme de « coopération transverse » (du Tertre, 2008). Elle est, pour l'essentiel, de la responsabilité du prestataire. La relation de service est donc aussi une relation de formation du destinataire par le prestataire, afin de lui rendre possible l'appropriation des outils dont il doit apprendre à se servir pour profiter du service.

Ce processus subtil qui est en jeu dans un service destiné à un individu peut aussi être ajusté à un groupe, lorsque le destinataire du service est un collectif. Cette activité en quoi consiste un service engage *de facto* le devenir du ou des destinataires, qu'il s'agisse d'une prestation d'enseignement, de formation, d'assistance ou de soin. C'est pourquoi la relation de service ne relève pas que du domaine de l'activité (poiésis), elle relève aussi de l'action (praxis). *De facto*, la relation de service est toujours en même temps production de lien social. Mais cette dimension du lien social, souvent méconnue, qui est une propriété émergente de la production d'un service, passe par une relation où la coprésence des corps est incontournable, comme j'ai tenté de le montrer dans cet article.

Le télétravail qui sépare les corps conduit donc inexorablement à un appauvrissement de la relation et du travail sur la relation, donc à une dégradation de la qualité du service d'une part, à la dégradation du lien social d'autre part.

Le télétravail est possible. Mais il constitue une arme redoutable capable de dégrader la relation entre les humains et d'empêcher la formation du lien social. Si tant est que le travail et la coopération soient au principe de la formation du lien social, comme le soutient la psychodynamique du travail à travers la thèse de la centralité sociale et politique

du travail, l'extension du télétravail se traduira immanquablement par la déstructuration des coopérations entre les humains et par une augmentation des pathologies de la solitude.

Christophe Dejours
Directeur scientifique de
l'Institut de psychodynamique du travail (IPDT), Paris

Bibliographie

- DECAZES E. et coll., 2020, « Spécificités de l'examen clinique en soins palliatifs : une richesse technique et thérapeutique », *Médecine palliative - Soins de support - Accompagnement - Éthique*, <https://doi.org/10.1016/j.med-pal.2020.12.004>
- DEJOURS C., 2019, « The Two Bodies : The Biological Body and the Erotic Body », *Psychoanalysis in Europe*, 73 : 16-27.
- GERNET I., CHEKROUN F., 2015, « La normalisation du soin. Le travail dans un service de réanimation », in C. Dejours (dir.), *Le Choix. Souffrir au travail n'est pas une fatalité*, Paris, Bayard, p. 27-46.
- HENRY M., 1987, *La Barbarie*, Paris, Grasset, p. 80-86.
- JOULE L., JOUSSE S., 2015, *C'est quoi ce travail ?*, Shellac Sud, Travail et Culture (Centre de recherche, d'innovation artistique et culturelle).
- LEGROS A., 2012, « La Boétie pour Montaigne : du confrère bien-aimé à l'ami de papier », *Cahiers La Boétie*, Classiques Garnier, 1 : 131-148.
- MAINE de BIRAN P., 1807, *De l'aperception immédiate*, Œuvres, Tome IV, Éditions Vrin, 1995.
- MERLEAU-PONTY M., 1945, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, 1976.
- PUJOL N., WAREN M.-L. de, MARSAN S., 2020, « Mourir au temps du COVID-19 », *Centre Laennec*, 68 : 5-20.
- TERTRE C. du, 2008, « Services immatériels et relationnels : intensité du travail et santé », *Activités*, 2 : 37-49.
- THEUBET B., 2021, *Les Héros du tour*, Vicus Film.

Mots clés : Corpspropiation. Corps. Relation de service. Psychanalyse. Travail.

Remote Working in the Light of the Body

Summary : The article is made up of three parts. The first recalls the main elements gathered by the psychodynamics of work on the place of the body in intelligence and living work. The second concerns service activities. The quality of service depends on the relationship between provider and beneficiary. How is the body involved in the construction of transversal cooperation? The third part concerns psychoanalytic practice where the relationship between patient and

analyst takes on a particular form under the effect of the transference. How does the body contribute to analytical work? Is this contribution already known by psychoanalysts? What are the implications of the shift to online psychoanalysis on analytical practice, in the light of the clinical work?

Keywords : *Body ownership. Body. Service relationship. Psychoanalysis. Work.*

Teletrabajo y cuerpo

Resumen : *El artículo se divide en tres partes. La primera parte recuerda los principales elementos recogidos por la psicodinámica del trabajo sobre el lugar del cuerpo en la inteligencia y en el trabajo vivo. La segunda parte trata de las actividades de servicio. La calidad del servicio depende de la relación entre proveedor y beneficiario. ¿Cómo se involucra el cuerpo en la construcción de la cooperación transversal? La tercera parte se refiere a la práctica psicoanalítica donde la relación entre paciente y analista adquiere una forma particular bajo el efecto de la transferencia. ¿Cómo contribuye el cuerpo al trabajo analítico? ¿Es esta contribución suficientemente conocida por los psicoanalistas? ¿Cuáles son las implicaciones del paso al psicoanálisis en línea sobre la práctica analítica, a la luz de la clínica del trabajo ?*

Palabras clave : *Cuerpo. Relación de servicio. Psicoanálisis. Trabajo.*